

## QUINZIÈME HOMÉLIE

Encore sur les malheurs de la ville d'Antioche; que la crainte est utile à tout point de vue; que la tristesse est plus avantageuse que la gaieté; sur ce mot de l'Écriture : «Reconnaissez que vous marches au milieu des pièges,» (Ec 9,20) que le meurtre est, en malice, au-dessous du serment.

1. J'aurais dû, samedi dernier, et je devrais encore aujourd'hui faire du jeûne le sujet de mes paroles. Que personne n'estime ce sujet hors de propos. Quoique, dans les jours de jeûne, les conseils et les exhortations de cette nature semblent inutiles, ces jours réveillent par eux-mêmes entre tous les fidèles, sans en excepter les plus relâchés, une émulation d'austérité : cependant, parce que plusieurs parmi vous, à la veille de se soumettre au jeûne, se livrent par précaution à la glotonnerie et à l'ivresse, comme si leur estomac allait avoir à supporter les horreurs d'un siège, et que, le jeûne terminé, ils courent sans pudeur après les plaisirs de la table, comme au sortir d'une disette et d'une étroite captivité, comme s'ils avaient hâte de perdre dans de grossiers excès les fruits de leurs mortifications, il était nécessaire alors, et il le serait aujourd'hui de vous adresser quelques mots sur la tempérance. Cependant nous ne vous avons rien dit, et nous ne vous dirons rien de ce genre : la crainte que vous inspire le malheur dont nous sommes accablés suggérera à vos âmes une modération plus grande que ne le ferait toute exhortation et tout conseil. Qui serait assez misérable et assez infortuné pour rechercher l'ivresse au milieu d'une telle tempête ? Qui serait assez dépourvu de sens pour ne pas pratiquer la sobriété et la vigilance, quand notre patrie est si violemment agitée, quand elle est menacée d'un semblable naufrage, et pour n'être pas mieux corrigé par ces angoisses que par quelque admonition que ce soit ? Les paroles ne feront jamais ce que fait la crainte; et il n'est pas difficile de le prouver par les faits qui viennent de se produire.

Que de discours nous avons prononcés, pour secouer plusieurs d'entre vous de leur engourdissement, pour les décider à abandonner les théâtres et les désordres dont ils sont la source ? Loin d'y renoncer, ils n'ont cessé jusqu'à ce jour d'assister à d'abominables danses, organisant une assemblée diabolique en face de l'assemblée imposante réunie au nom de Dieu, opposant au chant des sacrés cantiques les cris poussés avec une sorte de fureur. Or, tandis que nous gardions le silence et sans que nous ayons touché à ce sujet, voilà qu'ils ont eux-mêmes fermé leurs théâtres, et que l'accès du cirque a été interdit. Auparavant à un certain nombre parmi nous fréquentaient ces lieux; maintenant tous les ont abandonnés pour chercher un refuge dans l'église, et tous chantent les louanges de notre Dieu. Voyez-vous de quels avantages la crainte a été le principe ? Si la crainte n'était d'aucune utilité, les parents ne soumettraient pas leurs enfants à des gouverneurs, les législateurs n'auraient pas confié à des magistrats l'administration des villes. Quoi de plus terrible que l'enfer ? Rien n'est pourtant plus salubre que la crainte qu'il inspire; car c'est la crainte de l'enfer qui nous donne la couronne de la royauté. Là où règne la crainte, il n'y a pas de jalousie: là où règne la crainte, on n'est pas tourmenté par l'amour des richesses : là où règne la crainte, le courroux s'apaise, les convoitises mauvaises se calment, toute passion contraire à la raison perd son empire. De même que si une maison est gardée continuellement par un soldat armé, ni brigand, ni larron, ni tout autre malfaiteur n'oseront en approcher à découvert; de même, quand la crainte veille sur nos âmes, aucune passion aveugle ne parvient aisément à s'y introduire : toutes au contraire s'enfuient et disparaissent devant la puissance irrésistible de la crainte.

Ce n'est pas là l'unique avantage dont nous sommes redevables à ce sentiment, en voici un autre d'une beaucoup plus haute importance. En effet, outre que ce sentiment réprime nos passions coupables, il nous rend aisé l'accès de la vertu. Là où règne la crainte, là règnent aussi le zèle de l'aumône, la ferveur de la prière, des larmes embrasées et abondantes, les gémissements d'une intime componction. Rien de plus propre à éloigner le péché et à augmenter la vertu que le sentiment d'une crainte continuelle. C'est pourquoi celui qui vit en dehors de toute crainte, ne saurait mener une vie irréprochable; et à son tour, celui qui vit sous l'empire de ce sentiment ne saurait tomber dans le péché. Ne nous attristons pas, mes bien-aimés, et ne nous livrons pas à l'abattement, à cause des tribulations qui présentement nous affligent : admirons plutôt la profonde sagesse de Dieu. Le même moyen dont le démon s'était servi dans l'espérance de ruiner notre patrie, Dieu l'a fait servir à son bien et à son avantage. Comblé d'outrages les statues de l'empereur, telle était la pensée que le démon avait inspirée à des gens sans aveu, pour détruire la ville jusque dans ses fondements. Mais Dieu s'est servi de ce crime pour réformer plus complètement notre conduite, et de la frayeur

## QUINZIÈME HOMÉLIE

dont nous remplissaient les maux suspendus sur nos têtes, pour nous tirer de notre lâcheté et de notre indifférence. Ainsi, les batteries dressées par le démon lui-même ont amené un résultat tout à fait opposé à celui qu'il en avait attendu. La ville s'améliore de jour en jour. Les ruelles, les carrefours, les places publiques, ne retentissent plus de chansons lascives et obscènes. De quelque côté que l'on jette ses regards, des prières, de pieuses paroles, des larmes, s'offrent, au lieu de rires immodérés; des entretiens pleins de sagesse, au lieu de honteux propos. La cité entière ne forme qu'une église, les ateliers en sont fermés; ses habitants consacrent leur journée à prendre part aux supplications publiques, à invoquer le Seigneur d'une voix unanime et avec la plus grande ardeur. Quel discours, quelle exhortation, quels avis, quel espace de temps aurait-il fallu pour aboutir à ce résultat ?

2. A cause de ces choses, rendons grâces au Seigneur; ne nous laissons aller, ni à l'impatience, ni à l'indignation. Que la crainte soit un bien véritable, ce que nous venons de dire vous l'a montré clairement. Ecoutez cependant le sentiment de Salomon sur ce même sujet, de ce Salomon, dis-je, dont la vie s'écoule au milieu des délices, et dans la plus complète liberté. Comment s'exprime cet écrivain sacré ? «Mieux vaut aller dans une maison livrée au deuil que dans une maison où le rire domine.» (Ec 7,3) Que dites-vous là ? Quoi ! là où l'on n'entend que gémissements, sanglots, lamentations, cris de douleur et de tristesse, il vaut mieux s'y retirer, que là où l'on entend le bruit des danses et des cymbales, les rires et les cris poussés dans les plaisirs, dans l'intempérance et l'ivresse ? – Assurément, répond le Sage. – Mais dites-nous alors quelle en est la raison ? – C'est que la première de ces choses est la mère du désordre, et la seconde la mère de la retenue. Celui qui va s'asseoir à la table d'un homme bien plus riche qu'il ne l'est lui-même, ne reverra pas son logis avec le même plaisir; sombre il reviendra auprès de son épouse; sombre il s'assiéra à sa table; son humeur chagrine se fera sentir à ses serviteurs, à ses enfants et à tous ceux de la maison; car le spectacle des richesses d'autrui lui rend moins supportable celui de sa pauvreté. Ajoutez à ce mal un mal encore plus considérable. Quoique invité souvent par le riche à ses festins, le pauvre le regardera d'un œil d'envie, et il retournera chez lui sans être animé d'aucun sentiment d'honnêteté et de reconnaissance.

Les maisons où règne le deuil ne sauraient donner lieu à la même observation : on n'y apprend que la sagesse, on n'y puise que la modération. Quand l'un d'entre vous a franchi le seuil d'une maison où quelque personne vient de rendre le dernier soupir; dès que ses regards se sont portés sur le cadavre raide et sans voix, sur une épouse que s'arrache les cheveux, qui déchire ses joues, qui met en pièces ses bras, il est abattu, il s'attriste, et chacun des assistants de se borner à dire à son voisin que nous ne sommes que néant et que notre misère est inexprimable. Comment parler avec plus de sagesse qu'en reconnaissant ce qu'il y a de méprisable dans la nature humaine, qu'en faisant l'aveu de notre malice, et en rabaissant les choses présentes au niveau du néant ? Les termes sont différents, mais la pensée est au fond celle qu'exprimait Salomon par ces paroles si belles et si pleines de sens : «Vanité des vanités, tout n'est que vanité.» (Ec 1,2) Celui qui entre dans une habitation en deuil, verse aussitôt des larmes sur le défunt, eût-il été son ennemi. Quelle différence entre ces deux sortes de maisons ! Là, on porte envie au prochain, quoiqu'il soit notre ami; ici on pleure sa mort, quoiqu'il ait été notre ennemi. Or ce que le Seigneur- désire avant toutes choses, c'est que nous n'outrageons pas ceux qui nous ont fait de la peine.

Ces avantages ont sans doute leur importance : il y en a d'autres pourtant non moins précieux. Le spectacle de l'affliction rappelle à chacun ses propres fautes, le tribunal redoutable qui l'attend, le compte qu'il lui faudra rendre, la sentence qui sera prononcée, et, quoiqu'il ait eu mille maux à souffrir de ses semblables, quoiqu'il ait des sujets de tristesse dans sa propre maison, il trouve néanmoins un remède à tous ses chagrins et il s'en retourne consolé. Il comprend que tel sera avant peu son sort et le sort des hommes enflés d'orgueil; que toutes les choses présentes, soit tristes, soit agréables, sont condamnées à périr. Ainsi, après avoir déposé tout sentiment d'envie et de découragement, il reprend, l'âme soulagée et plein de confiance, le chemin de sa demeure. Le voilà désormais plus doux envers tout le monde, plus indulgent, plus bienveillant et plus sensé : la crainte de l'avenir a pénétré dans son cœur et en a arraché toutes les épines. C'est parce que le Sage connaissait toutes ces choses qu'il disait : «Mieux vaut aller dans une maison livrée au deuil que dans une maison où le rire domine.» L'une excite à la négligence, l'autre à une salutaire inquiétude. De l'une découle le mépris, de l'autre la crainte qui nous forme à la pratique de toutes les vertus.

Si la crainte n'était d'aucune utilité, le Christ n'aurait parlé ni si fréquemment, ni si longuement, des peines et des châtements de la vie à venir. La crainte est donc un mur de défense, une protection véritable, une tour qui défie tout assaut. Nous avons besoin d'être

## QUINZIÈME HOMÉLIE

puissamment protégés, parce que nous sommes environnés d'embûches de toutes parts. C'est la leçon que nous donne en ces termes l'auteur de l'Ecclésiastique : «Reconnaissez que vous marchez au milieu des pièges, et que vous vous promenez sur les remparts de la ville.» (Ec 9,20) Ah ! que d'enseignements renferme cette simple parole ! Gravons-la donc chacun dans notre esprit, car elle n'est pas moins profonde que celle dont nous venons de vous entretenir : ayons-la toujours présente à notre mémoire, et nous ne tomberons pas si aisément dans le péché. Pour la graver de la sorte, commençons par en saisir parfaitement tous les termes. L'écrivain sacré ne dit pas : «Voyez que vous marchez au milieu des pièges,» mais bien, «reconnaissez.» Pourquoi cette expression, «reconnaissez ?» C'est que le piège, semble-t-il dire, est caché dans l'ombre. Ce piège, c'est la mort, qui s'approche, non la face découverte, mais à la dérobée. C'est un désastre qui nous menace, non d'une façon visible, mais à la faveur d'un voile qui le couvre de tous côtés. De là cette expression, «reconnaissez.» Vous avez besoin de considérer attentivement et d'examiner avec soin tout ce qui vous entoure. Les enfants emploient de la terre pour cacher leurs pièges; le démon cache le mal sous les plaisirs de la vie : c'est à vous de le reconnaître par une sérieuse investigation. Le gain s'offre-t-il à vous ? ne considérez pas le gain seulement; examinez avec soin s'il ne sert pas à dissimuler la présence de la mort et du péché : et s'il en est ainsi, n'hésitez pas à le repousser. De même, lorsque les jouissances et les plaisirs viendront an-devant de vous, ne vous bornez pas à considérer le plaisir : examinez avec diligence si quelque iniquité ne se cache pas au fond de ce plaisir; et s'il en est ainsi, rejetez-vous en arrière. Que l'on nous conseille, que l'on nous flatte, que l'on cherche à nous satisfaire, que l'on nous promette des honneurs, ou toute autre chose, apportons la plus grande diligence à rechercher si ces conseils, ces honneurs, ces prévenances ne nous exposeraient pas à quelque risque, à quelque danger, et ne nous hâtons pas de les accepter sans considération préalable. Si nous n'avions affaire qu'à une ou deux sortes de pièges, il ne serait pas difficile de nous en préserver, mais Salomon nous en montre une multitude; écoutez du reste ses paroles : «Reconnaissez que vous marchez au milieu des pièges.» Il ne dit pas, «Reconnaissez que vous marchez à côté des pièges,» mais, «reconnaissez que vous marchez au milieu des pièges.» De toutes parts des précipices, de toutes parts des embûches. Un homme s'avance sur la place publique : il voit un de ses ennemis, et à sa vue la colère l'enflamme; il voit un de ses amis comblé d'éloges, et il en devient jaloux; il voit un pauvre, et il le considère avec dédain et mépris; il voit un riche, et il lui porte envie; il voit quelqu'un essuyer de mauvais traitements, et il en est révolté : il en voit un autre outrager son prochain, et il en est indigné; il voit une belle femme, et il en est séduit. Que de pièges vous environnent, mes bien-aimés ? Voilà pourquoi l'on vous dit : «Reconnaissez que vous marchez au milieu des pièges.» Ces pièges, vous les rencontrez chez vous, vous les rencontrez à table, vous les rencontrez dans les réunions. Plus d'une fois, une personne, pour avoir proféré librement entre amis une de ces paroles que l'on ne doit jamais se permettre, a couru les plus grands dangers, et a exposé sa maison à une ruine totale.

3. En conséquence portons sur toutes choses de sérieuses investigations. Quand on ne se tient pas sur ses gardes, on trouve une occasion de chute tantôt dans son épouse, tantôt dans ses enfants, tantôt dans ses amis, tantôt dans ses voisins. Et pour quelle raison, demanderez-vous, des pièges si nombreux ? Afin que nous n'abaissions pas notre vol, et que nous gagnions les régions élevées. Tant que les oiseaux fendent les parties hautes de l'air, on s'en empare difficilement. De même, tant que vos regards seront dirigés vers le ciel, vous ne serez pas aisément victimes des pièges et des embûches qui vous seront tendus. Le démon est aussi dans son genre un oiseleur : tenez-vous donc au-dessus de ses gluaux. Celui qui gagnera les hauteurs n'admira plus aucune des choses humaines. Lorsque nous sommes arrivés sur la crête des montagnes, la ville et ses remparts nous semblent d'une petitesse extrême; les hommes nous apparaissent comme autant de fourmis en mouvement : ainsi, vous-mêmes, quand vous serez arrivés aux pensées élevées de la sagesse, aucune des choses de la terre ne saurait plus vous frapper; tous les biens d'ici-bas, la richesse, la gloire, la puissance, les honneurs, paraîtront petits à vos regards accoutumés à se diriger vers les cieux.

Dans les splendeurs de la vie présente, Paul ne voyait que petitesse et qu'inutilité. C'est pour cela qu'il s'écriait : «Le monde est crucifié pour moi;» (Gal 6,14) et qu'il nous donnait le conseil suivant : «N'ayez de goût que pour les choses d'en haut.» (Col 3,2) Les choses d'en haut ? de quelles choses voulez-vous parler ? du soleil, de la lune ? – Non, certes, répondait-il. – Alors, des anges, des archanges, des chérubins, des séraphins ? – Pas davantage. – «Les choses, ajoute-t-il, qui sont là où est le Christ, assis à la droite du Père.» (Col 3,1)

Suivons ce conseil de l'Apôtre; et pénétrons-nous bien de cette vérité que, si les ailes ne sont d'aucune utilité au petit oiseau victime des filets de l'oiseleur, que s'il les agite, c'est

## QUINZIÈME HOMÉLIE

vainement et sans résultat, vos raisonnements ne vous seront pas moins inutiles si vous êtes captif de quelque funeste convoitise; vous aurez beau vous agiter, vous n'en serez pas moins sous le joug de l'esclavage. C'est pour éviter les pièges que les ailes ont été données aux petits oiseaux : c'est pour éviter le péché que la raison a été donnée à l'homme. Quelle excuse invoquerons-nous pour nous défendre, puisque nous sommes plus insensés que les animaux dépourvus de raison ? L'oiseau qui, tombé dans les pièges de l'oiseleur, réussit à s'échapper; le cerf qui parvient à rompre les rets où il était tombé, sont rarement surpris ensuite par les mêmes embûches; l'expérience instruit l'un et l'autre à pourvoir à leur propre sûreté. Pour nous, les mêmes pièges ne cessent de nous surprendre, les mêmes séductions de nous entraîner; et, quoique honorés du privilège de la raison, nous sommes inférieurs aux animaux en sollicitude et en prévoyance. Combien de fois les regards que nous avons jetés sur une femme ne nous ont-ils pas livrés à mille tourments, une fois rentrés chez nous : la concupiscence s'était glissée dans notre cœur, et nous passions plusieurs jours dans de véritables tortures. Cependant nous n'en devenons pas plus sages : à peine notre première blessure est-elle guérie que nous cétons aux mêmes occasions, que nous sommes vaincus dans les mêmes combats, et que, pour un regard et pour un plaisir d'un instant, nous nous exposons à un long et continuel supplice.

Voulons-nous être délivrés de tous ces maux, accoutumons-nous à répéter souvent cette sentence en nous-mêmes : C'est un piège bien glissant que la beauté d'une femme; ou plutôt, le piège n'est pas dans la beauté de la femme, mais dans l'immodestie du regard. Ne nous en prenons pas aux choses elles-mêmes, mais à nous et à notre négligence. Ne disons pas : Plût à Dieu qu'il n'y eût point de femmes ! mais, Plût à Dieu qu'il n'y eût point d'adultère ! Ne disons pas : Plût à Dieu que la beauté ne frappât jamais nos regards ! mais, plût à Dieu qu'il ne se commit point de fornication ! Ne disons pas : Plût à Dieu que nous n'eussions pas à satisfaire les besoins de notre estomac ! mais, plût à Dieu que l'on évitât la débauche ! Car ce ne sont pas les besoins de notre estomac qui conduisent à la débauche, mais notre intempérance. Ne disons pas : La nécessité du boire et du manger est la source de tous les maux; car la véritable source de tous les maux, c'est notre intempérance et notre insatiabilité. Le premier ange n'était pas soumis à cette nécessité, et il n'en est pas moins tombé. Paul y fut soumis, et il n'en est pas moins arrivé au ciel. Que de personnes répètent autour de nous : Qu'il n'y ait plus de pauvreté ! – Fermons la bouche à ces esprits chagrins, car un semblable langage est un blasphème. Disons-leur de notre côté : Qu'il n'y ait plus de bassesse d'âme ! la pauvreté est dans la vie humaine le principe de biens innombrables, et sans la pauvreté la richesse est inutile. Ne calomnions ni l'une ni l'autre : la richesse et la pauvreté sont des armes qui nous serviront également, si nous le voulons, à conquérir la vertu. Le vaillant soldat, quelque arme qu'il ait entre ses mains, déploie toujours sa valeur; le lâche et le peureux, quelques armes qu'ils portent, en seront toujours embarrassés. Pour que vous ne doutiez pas de cette vérité, souvenez-vous de Job qui fut successivement dans la richesse et la pauvreté, et qui, se servant avec un courage égal de ces armes différentes, remporta toujours la victoire. Lorsqu'il était riche, il disait : «Ma porte a été ouverte à tout venant» (Job 31,32) Lorsqu'il était dans la pauvreté, il disait : «Le Seigneur me l'a donné; le Seigneur me l'a enlevé : qu'il soit fait comme il a plu au Seigneur.» (Job 1,21) Durant sa prospérité, il pratiqua l'hospitalité la plus généreuse : durant ses revers, il pratiqua une admirable patience. Vous aussi, êtes-vous riche ? montrez une charité sans bornes. Etes-vous pauvre ? montrez de la patience et de la fermeté. La richesse n'est pas en soi un mal, pas plus que la pauvreté; l'une et l'autre ne le deviennent que par la manière dont on croit devoir en user.

4. A nous donc de nous accoutumer là ne pas juger de la sorte les choses elles-mêmes et les œuvres de Dieu, et à rejeter la responsabilité sur le mauvais vouloir des hommes. Les richesses ne sauraient pas plus profiter aux âmes basses, que la pauvreté nuire aux âmes élevées. Reconnaissons les pièges qui nous environnent, et hâtons-nous de nous en éloigner; reconnaissons les précipices semés sous nos pas, et gardons-nous bien d'en approcher. Une des conditions les meilleures de sécurité consiste à éviter, non seulement le péché lui-même, mais encore les circonstances, qui tout indifférentes qu'elles paraissent, nous exposent à tomber dans le péché. Le rire et les plaisanteries, par exemple, semblent ne pas constituer un péché formel; et pourtant ils conduisent à des péchés manifestes. En effet, du rire à des propos honteux, et des propos honteux à des actions honteuses, il n'y a souvent qu'un pas. D'autres fois, les plaisanteries et les rires conduiront aux disputes et aux insultes; les disputes et les insultes conduiront aux voies de fait et aux blessures; et celles-ci auront à leur tour pour conséquence le meurtre et l'homicide. Si donc vous voulez prendre le parti le plus sage, vous

## QUINZIÈME HOMÉLIE

ne vous contenterez pas d'éviter les honteux propos, les honteuses actions, les voies de fait, les blessures et les homicides; vous vous tiendrez de plus en garde contre les rires intempestifs, les plaisanteries oiseuses, parce qu'ils sont souvent la racine de tous ces maux. De là ce mot de saint Paul : «Qu'aucune parole insensée, qu'aucune plaisanterie déplacée ne sorte de votre bouche.» (Ep 5,4) Quoique ces choses semblent en elles-mêmes de peu d'importance, elles peuvent nous mener aux plus fâcheuses extrémités. Un genre de vie plein de délicatesse ne paraîtra pas non plus, par cela seul, ouvertement condamnable, et néanmoins il engendre une foule de maux, l'ivresse, la fureur, la cupidité et l'injustice. Celui qui s'est accoutumé à une vie de somptuosité et de luxe, à charger son estomac de mets plus nombreux qu'il n'en saurait supporter, tombe nécessairement dans le vol, les rapines, la fraude et la violence. Ainsi, en renonçant à un genre de vie recherché et délicat, vous éviterez de tomber dans l'injustice, la rapine, l'ivresse, et dans une foule incalculable de maux; et vous trancherez dans sa racine tout principe de cupidité. C'est pour cela que Paul disait : «La veuve qui vit délicatement est morte, quoique vivante en apparence.» (I Tim 5,6)

Aller au théâtre, assister aux courses de chevaux, manier les dés, ne passe pas aux yeux d'un grand nombre de personnes pour un mal évident; cependant, c'est ordinairement la source de mille maux qui empoisonnent la vie. Les fruits de la fréquentation des théâtres sont la fornication, la luxure et toute sorte d'impuretés. Le spectacle des courses de chevaux est fécond en rixes, en injures, en coups, en outrages, en inimitiés profondes. Quant à l'amour du jeu, ce sont les blasphèmes, les pertes d'argent, la colère, les injures et une infinité d'autres choses encore plus déplorables qui en forment les conséquences. Ce ne serait donc pas assez que de fuir le péché, si nous n'évitions aussi les occasions, indifférentes en apparence, qui nous conduisent par degrés à toutes ces prévarications. Celui qui suit les bords d'un précipice, tremble, alors même qu'il n'y tombe pas; et il arrive que cette crainte suffit pour le renverser et l'y précipiter. Vous aussi, qui ne fuyez pas loin du péché et qui en côtoyez le bord, vous passerez votre vie dans la crainte, et vous y serez en outre souvent précipités. Vous considérez imprudemment la beauté de femmes qui ne vous appartiennent pas; quand même vous n'iriez pas jusqu'à l'adultère, par cela seul que vous formez un désir, vous en êtes, au jugement du Christ, réellement coupables; et il ne sera pas rare d'ailleurs que cette convoitise ne vous porte à exécuter le crime lui-même. Tenons-nous donc le plus loin possible du péché. Voulez-vous être chaste ? n'évitez pas seulement l'adultère; abstenez-vous encore de tout impur regard. Voulez-vous ne jamais prononcer de honteuses paroles ? n'évitez pas seulement les paroles de ce genre; évitez encore tout rire et tout désir immodérés. Voulez-vous ne jamais verser le sang de vos semblables ? évitez encore les querelles. Voulez-vous n'avoir rien de commun avec les excès de table ? fuyez la mollesse, les mets recherchés; et arrachez le mal par la racine même.

5. C'est un piège bien dangereux qu'une langue sans retenue, et elle exige un frein bien puissant. Aussi le Sage a-t-il dit : «Ses propres lèvres sont pour l'homme un lien difficile à briser, et il est pris par les paroles de sa propre bouche.» (Pro 6,2) C'est pourquoi, veillons sur notre langue avec encore plus de soin que sur le reste de nos membres; modérons-la, retenons-la; chassons de notre bouche tout propos injurieux et outrageant, médisant et honteux; et surtout brisons avec la funeste habitude des serments. C'est à ce sujet d'exhortation que la suite des idées nous ramène encore aujourd'hui. Hier, je m'étais promis devant vous de ne plus vous parler de ce précepte, parce que je vous en avais suffisamment entretenus les jours précédents. Cependant que faire ? Tant que je ne vous verrai pas entièrement corrigés, je ne pourrai m'empêcher de vous adresser quelques avis. Paul lui-même, qui écrivait aux Galates : «Que personne désormais ne me suscite de tracasseries,» (Gal 6,17) paraît être depuis revenu à eux et leur avoir adressé la parole. Telles sont les entrailles d'un père que, tout en déclarant qu'il n'insistera plus, il insiste néanmoins jusqu'à ce qu'il voie ses enfants tout à fait corrigés. Avez-vous entendu ce que le Prophète nous disait aujourd'hui des serments : «Je portai mes yeux en arrière, raconte Zacharie, et j'ai regardé : et voilà que j'aperçus une faux qui volait dans les airs; et elle avait vingt coudées de long et dix coudées de large. Et elle entrera, poursuit-il, dans la maison de celui qui jure en mon nom, et elle portera la ruine au milieu de cette maison, et elle en renversera les pierres et le bois.» (Za 5,1-4)

Que signifient ces paroles ? pourquoi le châtement réservé aux personnes qui jurent apparaît-il sous la forme d'une faux et d'une faux volante ? Afin que vous sachiez bien que la vengeance ne saurait être évitée, qu'on ne saurait échapper au supplice. Peut-être se déroberait-on à un glaive ailé; mais une faux qui vous atteint au cou et qui l'environne en guise de corde, personne ne saurait l'éviter : comme elle a d'ailleurs des ailes, quel espoir de salut nous restera-t-il ? – Pourquoi renverse-t-elle les pierres et le bois ? afin que le châtement

## QUINZIÈME HOMÉLIE

du coupable ne soit pas sans utilité pour les autres. Le coupable devant, après sa mort, être enseveli dans le sein de la terre, sa maison renversée et en ruines exhorte, par son seul aspect, les personnes qui passent et qui la considèrent, à ne pas ressembler au prévaricateur dans sa témérité, si elles ne veulent pas lui ressembler dans son supplice; cet aspect ne cesse d'élever contre son crime une voix accusatrice. La pointe de l'épée est moins douloureuse que celle du serment; le glaive donne moins sûrement la mort que ses coups. Celui qui jure habituellement, quoiqu'il semble vivre, est déjà mort : il a reçu le coup fatal. Il ressemble au patient qui, avant d'être sorti de la ville, d'être arrivé au lieu du supplice, d'avoir vu le bourreau prêt à le frapper, rend le dernier soupir au moment même où il franchit le seuil du prétoire.

Tenons bien compte de ces considérations, et n'exigeons pas de serments de nos frères. Ô homme, que fais-tu ? C'est sur la table sacrée que tu exigés un serment ! C'est là où repose le Christ immolé, que tu immoles toi-même ton frère ! Les brigands n'assassinent que loin des lieux habités : et toi, tu égorges le fils sous les yeux de la mère, et tu te souilles d'un crime plus affreux que celui de Caïn. Caïn immole son frère dans un lieu solitaire, et la vie qu'il lui ravit n'est qu'une vie sujette à la mort; mais toi, c'est au milieu de l'église que tu donnes la mort à ton frère, et une mort qui doit être éternelle ! Est-ce à recevoir nos serments que l'église a été destinée ? Non, c'est à recevoir nos prières. Cette table, est-ce pour recevoir nos serments qu'elle a été dressée ? C'est pour briser les liens de nos péchés et non pour les multiplier. Si rien ne vous arrête, respectez au moins le livre qui doit donner sa consécration au serment. Cet évangile que vous tenez entre vos mains et sur lequel vous réclamez un serment, ouvrez-le; et après avoir entendu ce que le Christ vous y enseigne sur les serments, tremblez et retirez-vous. Que nous y enseigne-t-il donc ? «Et moi je vous dis de ne jurer en aucune façon.» (Mt 5,35) Et vous, de cette loi qui vous interdit les serments, vous en faites la consécration d'un serment ! Ô sacrilège ! Ô folie ! Vous ressemblez à un homme qui, pour accomplir un meurtre, réclamerait l'assistance du législateur même qui aurait condamné l'homicide.

Pour moi, je répands moins de gémissements et de larmes lorsque j'apprends la mort de quelques malheureux égorgés sur les grands chemins, qu'à la vue d'un chrétien s'approchant de cet autel, étendant les mains, touchant le livre des Evangiles et prononçant un serment. Oh ! alors je frissonne d'horreur ! Est-ce donc, je vous le demande, parce que vous éprouvez de l'inquiétude sur une somme d'argent, que vous donnez la mort à votre âme ? quel profit si considérable en retirez-vous, que vous exposiez de la sorte votre âme et celle de votre prochain ? Si vous êtes convaincu de la sincérité de cet homme, n'en exigez pas de serment : si vous savez qu'il ment, ne le mettez pas dans la nécessité de commettre un parjure. Mais, direz-vous, c'est pour être pleinement rassuré, que je réclame cette garantie. – Eh bien, c'est lorsque vous n'exigerez pas de serment que vous posséderez une entière sécurité. Rentré chez vous maintenant, vous sentirez continuellement le ver rongeur de la conscience, et vous vous direz en vous-même : N'ai-je pas en vain exigé ce serment ? Ne constituera-t-il pas un parjure ? Ne suis-je pas la cause de ce crime ? – Si, au contraire, vous n'avez pas voulu de serment, de retour dans votre maison, vous goûterez une vive joie, et vous rendrez grâce à Dieu, en disant : Béni soit Dieu ! je me suis retenu, je n'ai pas occasionné de serment inutile et sacrilège. Périssent l'or, périssent les richesses ! et que notre gage de sécurité le plus précieux soit de n'avoir pas transgressé nous-mêmes la loi, de n'avoir pas obligé notre frère à l'enfreindre. Pensez au motif pour lequel vous n'avez pas exigé de serment, et vous ne désirerez ni d'autre dédommagement, ni d'autre consolation.

Il est des circonstances où, une querelle venant à s'élever, nous endurons noblement les outrages qui nous sont faits, et où nous répondons à celui qui en est l'auteur : Que pourrai-je vous faire ? Un tel, qui s'intéresse à vous, me retient; c'est lui qui me lie les mains; – et il n'en faut pas davantage pour notre satisfaction. De même, quand vous serez sur le point de recevoir un serment de votre frère, contenez-vous, maîtrisez-vous, et parlez-lui en ces termes : Que pourrai-je vous faire ? Dieu me défend d'accepter aucun serment; c'est lui qui en ce moment me retient. – Il n'en faudra pas non plus davantage pour le respect dû au législateur, pour votre propre sécurité, et pour inspirer à celui qui allait jurer, une crainte salutaire. En voyant combien nous redoutons d'exiger d'autrui un serment, il redoutera encore plus lui-même de jurer à tout propos. Quant à vous, après lui avoir parlé de la sorte, vous reviendrez chez vous rempli d'un inexprimable contentement.

Ecoutez donc le Seigneur lorsqu'il vous donne ses commandements, et il vous écoutera lorsque vous lui offrirez vos prières. Cette parole que vous aurez prononcée sera écrite dans le ciel; elle plaidera en votre faveur, au jour du jugement, et elle vous obtiendra le pardon de

## QUINZIÈME HOMÉLIE

beaucoup de péchés. Que ce principe ne nous guide pas seulement en ce qui concerne le serment; mais suivons-le en toutes choses. Quand nous aurons à faire une action agréable à Dieu, laquelle pourra nous causer quelque dommage, ne nous bornons pas à considérer le dommage qui en résulte, considérons aussi la récompense que nous mériterons en nous proposant d'être agréables à Dieu. Par exemple, on vous a fait une injure : supportez-la noblement. Or vous la supporterez noblement si vous pensez non seulement à cette injure, mais encore à la dignité de celui qui vous ordonne de la supporter, et si vous ajoutez à cette pensée la patience. Avez-vous fait l'aumône ? ne pensez pas uniquement à la dépense qu'elle a entraînée, mais aussi au bien qui en est la conséquence. Avez-vous quelque perte d'argent à déplorer ? rendez grâces à Dieu, et ne vous arrêtez pas à la douleur que cette perte vous cause; pensez de plus au profit que vous retirerez de ce sentiment de reconnaissance. Si nous réglons ainsi nos sentiments, loin d'être affligés par les maux qui nous arrivent, nous verrons les choses qui semblent les plus fâcheuses tourner à notre avantage. Les revers de fortune, les afflictions, les injures nous paraîtront plus aimables et plus désirables que les richesses, les plaisirs, les joies et les honneurs. Les événements les plus contraires aboutissant à notre bien, nous jouirons ici-bas d'un calme parfait, et nous posséderons après cette vie le royaume des cieux. Pussions-nous le mériter, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, par lequel et avec lequel la gloire, la puissance, l'honneur sont au Père de même qu'au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.